

Malraux s'éloigne

— Vous devez avoir, dit Candide, une vaste et magnifique terre.

Voltaire, *Candide*

Hoc erat in votis. Je m'étais promis de le faire et je l'ai fait aujourd'hui. J'avais dit : un chien et un potager. Un chien, c'est trop difficile. Celui que j'aime est déjà pris et je n'ai pas l'estomac d'en dépêtrer mon amour. Mais j'ai acheté une bêche et bêché au fond du jardin un petit rectangle de terre, le long d'un vieux cep de vigne tordu autour d'un vieux fil, pour y mettre un potager. Un tas de moellons de tuf gisait au pied du mûrier, ne demandant qu'à servir : j'ai entouré le potager d'une bordure de pierres grises. Je ne suis pas très sûr que l'effet soit heureux. Plutôt qu'un lopin de terre où cultiver des légumes, on dirait une tombe fraîchement retournée. Appuyé sur la bêche, je réfléchis un peu. S'il me fallait sanctifier d'une grande sépulture ce petit bout de terrain sur lequel j'ai décidé de vivre loin de la ville ; si l'on me donnait le choix, comme de l'unique livre à emporter sur une île, quel grand mort j'y enterrerais pour me tenir compagnie ? Les vieux os de quel vieux maître, plantés comme bons

auspices ? Les candidats se bousculent : Wharton, Toulet, Théocrite, Mary Ann Evans, Maugham, Du Bellay, Flaiano, Shakespeare, K. Le Guin, K. Dick... Cet embouteillage me passionne mieux que l'embarras de choisir entre aubergines, courges ou laitues. Pas sûr que ce soit bon signe. Panthéon ou potager ? — Dilemme dans la culture.

« Nous avons changé d'avenir », écrit Malraux dans *L'Homme précaire* (H270). Quand il écrit « changé », il entend « compromis » : l'hypothèse nucléaire assombrit l'horizon de l'homme. Mais l'inconscient occidental est un absorbant précieux (son office depuis le début) : trente glorieuses années à surconsommer et à surproduire poussent sous le tapis la terreur atomique. On ne pense pas la bouche pleine et l'horizon ne se voit plus derrière la végétation des panneaux de publicité. Mais le réel est têtue et le mal retourne bientôt dans les formations de défense supposées le prévenir. La surproduction de masse, censée éclipser le péril, entraîne une destruction des équilibres naturels et voilà que, de nouveau, « nous avons changé d'avenir » : non plus le feu nucléaire, mais l'asphyxie climatique et l'extinction du vivant comme terminus de la ligne. Malgré la folle dispersion de l'écologie politique, malgré l'incapacité des mécanismes de décision des démocraties libérales à se saisir du péril, gageons que cette angoisse-là sera dure à éclipser.

(...) La riposte n'a pas tardé. Dans la nuit, je fais un rêve. Je bêche au jardin, mais c'est à Venise (le petit jardin du rez-de-chaussée que j'habitais à San Alvise). J'enfonce la bêche d'un coup de botte, soulève un parpaing de sol noir et voilà qu'au fond du trou de l'eau commence à monter. J'essaie de reboucher le trou, mais l'eau l'a déjà rempli. En moins de quelques minutes, Venise est engloutie au fond de la lagune.

Je me bats contre mes bottes, remplies d'eau, qui me font couler..., et sors en sursaut de mon rêve. Pas un bruit dans la maison, pas un bruit au jardin, pas un bruit de voiture. Le village dort tranquille. Dans ce silence de tombe, ma panique ne passe pas. Redressé comme pour vomir, mon corps me hurle : « Sors-moi d'ici ! ». —

Ma phrase chérie dans *Candide* : « La petite terre rapporta beaucoup ». Après quelques tours du monde et la déconfiture de sa théodicée, Candide s'achète un bout de terre pour y replier sa vie comme un pêcheur ses filets. Il y héberge avec lui sa famille d'éclopés. Il faut revenir en arrière : l'achat de *la petite terre* est la conséquence indirecte de la terre « vaste et magnifique » que le vieux Turc du marché devait posséder, à en croire Candide, pour vendre de si beaux primeurs et des cédrats si juteux. Le vieux paysan détrompait Candide : il ne possédait qu'un jardin, mais savait le cultiver.

On ne choisit pas de vivre dans un lieu. Quelque chose au fond de nous soit l'adopte soit le refuse. Le temps de savoir si la greffe a pris, pour ne pas prendre le risque d'un rejet définitif, mieux vaut marcher sur des oeufs.

Malraux, dans *L'Homme précaire*, écrit qu'« on ne jardine pas les terrains d'Apocalypse. » (H272).

(...) Je repense à l'alternative : je fossoie ou je jardine ?, et me rends compte que « fossoie » (ce verbe rare que ma tête ressasse depuis hier comme un noyau d'olive) se prononce comme « faux soi », le « faux *self* » de H. Kohut. « Je fossoie » ou « Je, faux soi » ? Ce moi que j'ai toujours été, excommunié dans les livres, pourrait-il être un « faux *self* », trahi par son angoisse que je l'enterre ici ?

Pope down. Sa supposition dit tout de Candide. Le pupille de Pangloss et de l'*optimum* des théodicées ne saurait penser qu'à l'échelle d'une terre « vaste et magnifique ». C'est la terre entière qu'il faut justifier, l'existence de la terre en tant que création divine. Le mal existe bien sûr, mais n'existe que localement. Cette somme de maux minimes, d'imperfections de détails, de petites tragédies se totalise et s'annule dans « le meilleur des mondes possibles ». L'optimisme que Pangloss hérite de Leibniz et de Pope est une théorie de l'optimisation : produire un maximum de bien à partir de matières premières de médiocre qualité. Comme le capitalisme, l'optimisme leibnizien repose sur la plus-value. Cette plus-value du tout — le monde « vaste et magnifique » en tant que produit fini de la création divine — implique l'aliénation et la dévaluation de chacune des parties. C'est la logique globalisante de *la figure dans le tapis* : au niveau de chaque maille, la figure n'est pas perceptible ; les fils de couleurs tissant le tapis ne sauraient comprendre leur *motif*, seulement visible à distance par un oeil qui le regarde *sub specie globalitatis*. Pour le pupille de Pangloss, qui ne tient plus que par un fil à ces coûteuses théodicées, les beaux cédrats du vieux Turc sont une révélation : il atterrit comme un fruit mûr, revient sur *la petite terre*, ce bout de terrain qu'on cultive et dont on tire le meilleur pour donner un sens à sa vie. Pour la première fois depuis la Westphalie, il choisit l'échelle locale, marge d'erreur et rebut des grandes théodicées, contre l'échelle globale de la Providence divine. Il retourne la logique de son vieux précepteur : la Providence donnait sens à la terre « vaste et magnifique » au dépens et au détriment de chacune de ses parties ; en cultivant son jardin, Candide décide de faire usage du petit arpent de terre qui lui a été donné et de faire que cet usage donne à quelques existences assez de raisons de

vivre pour souffrir qu'un Hasard aveugle régisse les affaires du monde en tant que totalité.

(...) *Et paulum Sylvae*. Un jardin, un toit, un point d'eau... Il ne manque techniquement qu'un petit bout de forêt.

La culture vide les lieux. Combien d'entre nous, sauf enfants, vivent encore *in situ* ?

Sinite parvulos. Mon trou attire les oiseaux, qui piquent la terre retournée. Je me renseigne sur les arbustes qu'il convient de planter pour eux : morelle, fusain, sorbier, fausse vigne ; et de comment percher des nids. — En balance au bout d'une branche, une pie déguste un kaki. Perché plus haut sur le même arbre, son cavalier la surveille en retapant son smoking.

(...) Dans l'*Hercule furieux* de Sénèque, Hercule tue femme et enfants dans un accès de folie. Réveillé de son délire, il ne sait plus où il est : « *Quis hic locus ? quae regio ? quae mundi plaga ?* ». J'ai vidé mes comptes en banque et j'ai acheté ici, dans ce village joué aux dés, sans correspondances intimes. La nuit, vers trois heures du matin, je me réveille comme Hercule : *Quis hic locus ?* — C'est quoi ce lieu ? Mais qu'est-ce que je fous ici ? »

I. Péril en la culture (feat. Candide)

Depuis trois semaines que j'habite ici, je relis André Malraux historien de l'art et ministre. J'ai commencé par hasard et n'ai pas pu le lâcher. Des *Écrits sur l'art* aux *Discours*, des *Antimémoires* à l'*Homme précaire*, du *Musée imaginaire* à la

biographie de Jean Lacouture, j'avale livre après livre son catéchisme sur la culture, ce flot de détails fins et de poncifs sublimes, cette logorrhée ponctuée à la diable, qui se cite sans pudeur, se recuit à toutes les sauces, s'accommode à tous les pupitres, trop avide d'emporter la mise pour y réfléchir à deux fois et risquer sa certitude ; j'écoute ce catéchisme — souvent admiratif, souvent abasourdi — et peine à le définir : hégélianisme ministériel ? jacobinisme patrimonial, universalisme à l'huile ? grand maboulisme érudit de superbe ethnocentrique ? Si depuis plus de soixante ans c'est d'après cette doctrine qu'on pratique la culture en France — et je sais que c'est le cas, puisque ma façon d'être cultivé s'accorde à cette doctrine et que mon irritation témoigne que j'en suis captif —, il y a de quoi se faire du souci.

(...) Je me renseigne sur le « rocher », longue falaise de travertin drapée de plis de calcite. Le village se tasse au pied de ses quatre-vingt mètres à pic, — deux mille âmes sous vertige. (Le travertin, selon mon guide, est « une roche tendre, mais relativement cohérente ». Tout le contraire de bibi. Il faudra me faire à ce lieu).

Madeleine au lever du jour, à cause d'un chapeau mou, prend le Christ pour un jardinier venu biner les sépulcres.

« Nous savons aussi qu'aucune autre [époque] ne posséda une autre bombe atomique, ni un autre machinisme, ni l'héritage du monde. L'aléatoire est sans précédent. » (H282) — Malraux est l'anti-Candide. Victime du même traumatisme d'un univers « aléatoire », lancé comme un coup de dès dans le néant et la nuit, il refuse de replier et de resserrer ses forces. Là où le non-sens abonde, il entend que l'esprit de l'homme surabonde et sauve la mise. Candide est un survivant qui

corrige ses attentes. Malraux reste un conquérant. Dans son désir sans défaite, l'empire de l'esprit humain renaît sans fin de ses cendres, comme l'optimisme de Leibniz *optimise* le négatif et la dialectique hégélienne enrôle la négation dans la *success story* de sa reconversion — C'est sans doute une question d'époque. La bombe atomique de Malraux, c'est le désastre de Lisbonne transposé à l'échelle du monde. Quand chaque localité vit sous la menace imminente qui doit anéantir le tout, aucune solution locale ne paraît possible au premier abord. Saisi de la nouveauté (universellement critique) de cette *situation*, Malraux a recours au *pars pro toto*: son impérialisme culturel solde toutes les parties, dissout opiniâtrement tous les particularismes. Sa « civilisation mondiale », avec tout ce qu'elle suppose d'hécatombes culturelles et de coutumes sacrifiées, est une formation de défense. — La terre n'est plus un jardin mais un terrain d'apocalypse. Le temps des jardiniers est bel et bien fini.

(...) L'angoisse la nuit me pétrit les tripes. Je me lève noué, sans issue. *Mihi praeter omnis angulus ridet*. À trois heures du matin, ce n'est pas gagné.

Pourquoi la culture aujourd'hui — ce que le ministère, les collectivités appellent « la culture » —, plus qu'une forme de vie, est une forme de vide ? Un moyen de donner le change à l'ennui des lieux qu'on habite, au désert des localités.

Malraux, à l'occasion du *Premier festival des arts nègres* (Dakar, 1966) : « Ces œuvres sont nées comme des *œuvres magiques*, nous le savons tous : mais elles sont éprouvées par nous comme des *œuvres esthétiques*. On nous dit : par vous, Occidentaux. Je n'en crois rien. [...] Il est vain et dangereux